

Policeman de Nadav Lapid
Take this Waltz de Sarah Polley

Helen Faradji and François Jardon-Gomez

Number 154, October–November 2011

Festival du nouveau cinéma 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65098ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Faradji, H. & Jardon-Gomez, F. (2011). Review of [*Policeman de Nadav Lapid / Take this Waltz de Sarah Polley*]. *24 images*, (154), 19–19.

Policeman de Nadav Lapid

Que l'on songe au cinéma ironique d'Avi Mograbi, historique d'Amos Gitaï ou poétique d'Eran Rilkis, la plupart des films israéliens prennent la situation sociopolitique de leur pays à bras-le-corps. Toutefois, plus rares sont ceux qui peuvent rendre compte de la tension et de la violence qui y règnent de façon aussi physique, aussi concrète que le fait **Policeman**. En organisant la rencontre d'une unité anti-terroriste et d'un groupe de jeunes révolutionnaires israéliens en rébellion contre leur propre pays, ce premier long métrage de Nadav Lapid ne permet en effet à aucune empathie d'éclore. Tous coupables, tous victimes. Qu'ils soient d'un côté ou de l'autre de la barrière, ces jeunes gens s'avèrent tous incapables de rêver, d'aimer, d'être heureux. La loi du plus fort, qui semble dominer la vie de la jeunesse israélienne comme un précepte de conduite, a contaminé tous les rapports humains, même les plus beaux, même les plus purs.



Cadrages d'une précision et d'une acuité redoutables, lignes géométriques ultra-rigoureuses enfermant ces personnages jeunes et beaux comme s'il n'y avait plus de liberté imaginable, rythme alerte maintenant le spectateur sur le qui-vive : la mise en scène de **Policeman** ne laisse aucune échappatoire possible au constat cruel et lucide que le film dresse. Car ce que ce dernier montre, c'est avant tout un système, une idéologie, un pays entier en train de dégringoler, rongé de l'intérieur par sa propre arrogance, sa propre brutalité, gangrené par un système de valeurs qu'il a lui-même mis en place. L'héroïsme n'existe plus, seuls les

attributs extérieurs de virilité paraissent encore capables de faire illusion. Mais un dernier plan, glaçant, viendra définitivement détruire toute illusion : dans le regard du leader de l'unité policière, une lueur de désespoir signifie l'horrible vérité. Il est désormais trop tard pour tout espoir de paix et d'harmonie. Jamais les mots « génération perdue » n'auront été si douloureux. – **Helen Faradji**

LE FILM

Si le scénario de **Policeman** a été écrit avec le concours de la Cinéfondation de Cannes, la première du film a cependant eu lieu à Locarno, où il a remporté le Prix de la mise en scène.

LE RÉALISATEUR

Nadav Lapid est né à Tel-Aviv en 1975. Si **Policeman** est son premier long métrage, le cinéaste n'est toutefois pas un parfait inconnu : en 2004, il coréalise un moyen métrage étudiant qui a été présenté à Cannes en 2005 ; son premier court métrage professionnel a été sélectionné au FFM en 2006. Son moyen métrage **La petite amie d'Émile** est programmé dans de nombreux festivals européens.

Take this Waltz de Sarah Polley

Un homme et une femme sont dans un manège au son de *Video Killed a Radio Star*. Elle est mariée, ils sont voisins, une attirance irrésistible les unit. Une force les pousse inévitablement l'un vers l'autre, mais sans qu'un geste de transgression soit posé. Brusquement, le manège, l'éclairage de fête et la musique s'arrêtent : fin de la magie, retour à une réalité morne et pâlotte. Cette scène, qui survient peu après le milieu du film, résume la structure de **Take this Waltz**, dans lequel Sarah Polley aborde le couple et la fidélité avec autant de tendresse que dans *Away from Her*.



Lentement, la réalisatrice installe ses personnages (un couple en crise, un voisin entreprenant), laissant au spectateur le soin de les apprivoiser afin qu'il puisse mieux deviner les failles sous le vernis. Sarah Polley livre un film intime en même temps que le portrait d'une génération, un film à la fois sensuel et froid où le désir et la retenue se côtoient. Grâce à des trouvailles de mise en scène (superbe séquence de séduction aquatique, gros plans lourds de sens qui s'attardent aux pieds, visages et corps des acteurs) et à une sublime direction photo aux couleurs chaudes où dominent l'orange et le jaune, Polley réussit à nous faire oublier que ces images ont déjà été vues ailleurs et cette histoire, racontée maintes fois. Du même coup, elle refuse le happy end, trop évident, pour interroger l'après de la rupture, rappelant que toute décision implique une conséquence avec laquelle il faut vivre ; si l'herbe est plus verte chez le voisin, elle ne garantit pas la paix intérieure.

Avec **Take this Waltz**, Polley continue à explorer habilement la structure du couple et insuffle une dimension personnelle à ce film qui, entre d'autres mains, aurait pu n'être qu'un ramassis de clichés. – **François Jardon-Gomez**

LE FILM

Take this Waltz a été présenté au festival de Toronto puis en compétition officielle à San Sebastian.

LA RÉALISATRICE

Sarah Polley, qu'on a vue chez Cronenberg et Egoyan, est l'une des actrices les plus connues du Canada anglais. Son premier long métrage, *Away from Her* (2007), a été couvert de récompenses et mis en nomination pour deux Oscar.